



Apologie pour Bruckner

Ses symphonies ont beau avoir été comparées à celles de Beethoven, ni le compositeur autrichien Anton Bruckner (1824-1896) ni son œuvre ne bénéficient d'une popularité égale à celle de ses pairs et contemporains, Johannes Brahms ou Gustav Mahler. Une injustice, selon son biographe Eric Chaillier, qui enseigne la musique à l'université de Lausanne. Elle tiendrait en partie au fait que, à la différence d'un Richard Wagner, auquel Bruckner voua une admiration

sans borne – du reste réciproque –, ce dernier n'a pas laissé de cinglants écrits théoriques ou politiques.

Parce qu'il a exercé la profession d'organiste à la cathédrale de Linz, on a trop vu dans son travail musical une sorte de cléricisme sonore qui donne à ses créations la réputation ambiguë de mélodies d'église ou de « *prière permanente* ». Cette vie de Bruckner en forme d'apologie intelligente cherche à évacuer ces clichés. Pour Eric Chaillier, le mysticisme de Bruckner déborde le cadre de toute religion établie pour s'étendre à l'ensemble de la spiritualité humaine.

Le reproche de « wagnérisme » n'est pas plus fondé, ne serait-ce que parce que Bruckner a délaissé des instruments-phares de l'univers wagnérien, comme le cor. Ce qui n'empêche pas son œuvre d'être marquée au sceau d'une « *grandeur teintée de mystère* ». Ses symphonies parviennent à concilier rigueur architecturale et proximité avec une vie bouillonnante. Une biographie doublée d'une étude de l'œuvre dont l'enthousiasme finit par devenir communicatif. ■ N. W.

► **Anton Bruckner ou l'immensité intime**, d'Eric Chaillier,

Buchet-Chastel, 384 p., 24,90 €, numérique 20 €.